

Le médecin, aujourd'hui, donne toute son attention à l'enfant malade; pour lui, il peine à l'étude, au travail, et ses plus douces consolations sont de développer et de fortifier la vie qui arrive, beaucoup plus que de réparer la vie qui s'en va irrésistiblement.

Et ces consolations sont nombreuses.

L'enfant sous l'action des médicaments, aidé du remède, lutte et triomphe de la maladie, comme la fleur brisée se relève le matin sous les soins du jardinier, et s'élançe hardie, vers les baisers du soleil.

L'enfant est un être impressionnable, vibrant à tout, pendant la maladie comme pendant la santé.

La potion préparée par le pharmacien semble agir chez lui, comme un cordial puissant; un secours pour ainsi dire insignifiant, l'aide, lui sauve la vie; une branche légère, faible point d'appui, l'arrache au naufrage, qui engloutit si facilement l'homme, vieillard à vingt ans.

Au début de la maladie, celle-ci n'est pas encore localisée. Il y a une fièvre générale. Chez l'homme cette fièvre trouvera un coin du corps déjà affaibli, et s'y nichera promptement. Chez l'enfant tout est sain, s'il n'y a pas empreinte héréditaire, tous les organes résistent également au mal envahisseur; la dose donnée à point *coupera* la fièvre, et tout sera dit: l'anxiété maternelle poussera le soupir de soulagement que l'on ne trouve que lorsque le danger est passé.

L'enfant est un être vibrant, vibrant dans la joie, vibrant dans la douleur.

Cette vibration facile se traduit dans une physionomie toujours expressive, toujours éloquente qui fait que le médecin peut lire—non pas deviner—ce qui se passe dans cet organisme naissant. Si la maladie est au cerveau le cri, la respiration, le pouls prendront un caractère particulier, qu'on ne peut confondre avec le cri, la respiration ou le pouls d'une maladie localisée dans la poitrine ou dans le ventre.

Les mouvements des bras, des jambes, de tout le corps, seront autant de gestes de l'éloquence de la douleur, qui ne sont pas les mêmes, quand les reins, la vessie, ou les intestins sont le siège du mal qu'on a toujours méconnu jadis, et que l'on comprend aujourd'hui chez l'enfant comme chez l'adulte.

Ces quelques considérations, qui sont autant de vérités admises, feront comprendre, comment le médecin aujourd'hui, triomphant dans ce champ nouveau de la médecine, voyant clair, ne marchant plus à tâtons, doit être appelé à temps.

Arrière donc, malheureuse commère, dont les affirmations importunes éloignent la main qui peut frapper sûrement le mal si promptement envahisseur, et qui peut le plus souvent en triompher.

Nul doute que les préjugés, les superstitions fortifiés par les